

Norvège pour l'Angleterre, et de là pour les États-Unis, le Canada, le Brésil, la Grèce, des minéraux de toute sorte, des meubles, cuirs, des pierres et terres servant aux arts et métiers, des blagues stables ou fluides et goudrons minéraux, des drilles, des huiles à couperine, du boussole provenant de nos départements du Nord.

L'expédition de l'or, argent et billets s'est élevée à 53,420,000 francs, tenues, fers et tôles en admission temporaire ont présenté 122,469 quintaux, et en émission temporaire de 332,561 quintaux, différence en moins de 1672 de 344,192 quintaux. La réexpédition après mise d'œuvre a été de 141,515 quintaux, au lieu de 229,673, différence en moins de 88,158 quintaux.

Tous grains et farines de froment importées et réimportées se sont élevées à 398,747 quintaux métrographiques, au lieu de 208,470, différence en moins pour 1872, 398,717 quintaux. Des vingt-huit départements dans lesquels se sont faites ces opérations, ce sont le Calvados, le Seine-Inférieure, le Nord et principalement les Bouches-du-Rhône qui offrent les transactions les plus importantes tant à l'importation qu'à l'exportation.

Les droits que par jour une produit une augmentation de 10,000 francs, comprenant les importations, les exportations, les droits de statistique, de navigation, les taxes de consommation des sel-s et autres produits, ainsi que les droits des contributions indirectes.

Le mouvement de la navigation avec l'étranger, les colonies et la grande pêche a comparé tant à l'entrée qu'à la sortie, navires français et étrangers réunis 7,598 navires, donnant pour l'époque actuelle une augmentation de 781 navires, portant sur les ports de Marseille et Le Havre.

Il faut faire constater d'après les augmentations constatées à l'importation et à l'exportation que l'état du commerce est en voie de progrès et de prospérité. On ne peut juger d'après l'état actuel des transactions de l'avvenir qui nous est réservé; car le mouvement qui vient de se produire n'est que la conséquence des retards apportés dans les négociations par les événements politiques que nous avons subis depuis deux ans, et qui ont entravé les combinaisons faites entre France qu'à l'étranger. Quant à la supériorité des perceptions opérées par le service des douanes et des contributions indirectes, elle a pour cause la création de nouveaux impôts et de droits protecteurs auxquels le gouvernement s'est vu contraint de recourir pour faire face à la dette contractée depuis la conclusion de la paix.

(Moniteur de la Flotte.)

Un coup d'État au Pérou.

La correspondance suivante a été adressée de Lima, 28 juillet, au Courier des Etats-Unis :

La révolution qui nous opprime, la invasion formée par une des plus curieuses et les plus instructives de l'histoire du Pérou. Pour la première fois en ce pays va la volonté romaine réduire complètement aux dessous d'elles l'autonomie et rester en définitive maîtresse de la situation. Les détails de ce drame politique sont à ce point obscurs qu'il est difficile de les décrire.

Les élections présidentielles se sont en effet déroulées. Deux candidats étaient en présence, celui de l'administration, le docteur Arenas, et celui de l'opposition, M. Pardo. Le Congrès s'était réuni le 15 de ce mois pour vérifier les voix, et dès les premières séances il devint évident que Pardo avait une grande majorité. Le gouvernement, voulant assurer quand même la nomination du docteur Arenas, conçut le projet de déclarer les élections nulles et non avouées, de faire nommer un président provisoire par le Congrès et de donner jusqu'à peu de temps à l'opposition pour faire ses préparatifs. Ainsi fut arrêté à ces arrangements, mais reconnaissant ensuite que rien ne les justifiait, il s'opposa à leur exécution, en déclarant que les élections avaient été régulières et qu'il n'avait pas le droit de les invalider. C'est en vain que le ministre de la guerre, Gutierrez, à l'instigation duquel avait été formé un complot gouvernemental, et qui espérait être nommé président provisoire, essaya de faire revoir l'acte de sa décision. Celui-ci avait pleinement conscience du crime politique que son entourage avait été sur le point de lui faire commettre, et il demanda immédiatement à son adjoint, le général Belaúnde, de l'aider à échapper à la mort.

Le 22, vers 2 heures de l'après-midi, des mouvements de troupes extraordinaires ouvrirent feu sur la place du palais gouvernemental. Des bataillons d'infanterie, des régiments de cavalerie et plusieurs batteries d'artillerie vinrent successivement se masser en face et sur les deux flancs du palais. Pendant que le peuple se débandait ou que cela signifiait, Gutierrez arrêta Belaúnde dans le patio même, l'étrachant brutallement de la chambre de sa fille, dont le meurtre devait être célébré le soir même, et le laissaient mourir dans la caserne de San Francisco, où l'on courut habilement les ordres de faire éteindre les feux et de faire sortir les personnes. Les troupes réunies sur la place par ordre du ministre de la guerre se doutaient de rien. Pendant que la voiture qui l'emmenait passait au triple galop devant les rangs des soldats, Belaúnde fut bien à diverses reprises attiré l'attention des soldats, mais il fut enfin empêché par quelques hommes venus à Gutierrez, et que celui-ci avait fait monter en voiture à ses côtés.

Un moment après l'incrédule exécute du président, Gutierrez arriva à cheval sur la place où il avait fait poster la troupe. A sa vue, quelques colonels dont il avait acheté la compagnie et qui étaient sous les ordres du général Belaúnde, se déclarèrent en état d'insurrection. Vivement, contre notre nouveau président ! Il espérait que les soldats feraien chose, mais leur attente fut trompée. Un morte silence accueillit les cris des colonels vendus, et Gutierrez, comprenant qu'il était perdu s'il n'agissait promptement, donna l'ordre de faire aussitôt entrer dans le palais les soldats qui semblaient mal disposés pour lui, et les y consigna sous la garde d'autres bataillons commandés par ses trois frères.

Le Congrès, qui était alors en session, à la première convocation de ce qu'il possait, adopta à l'unanimité une protestation vigoureuse, insistant sur les faits et les personnes qui avaient trahi dans ce moment crucial. Mais il n'eut entraîné dans la salle du Congrès des soldats qui, par ordre de Gutierrez, dispersèrent les membres du législatif.

Après s'être débarrassé par les moyens qu'on vient de voir des autorités régulières et constitutionnelles, Gutierrez eut l'impuissance de publier une proclamation dans laquelle il affirmait que le vœu commun du peuple l'avait appelé au pouvoir, déclarait prendre le titre de chef suprême ou dictateur, et annonçait qu'il conquerrait

en temps opportun une assemblée nationale. Un paragraphe de la proclamation était relatif à la presse et interdisait de publier à l'avance aucun article sans le faire suivre de la signature de son auteur.

Les propriétaires et rédacteurs des journaux de Lima se réunirent aussitôt et meeting et décidèrent de suspendre la publication de leurs feuilles respectives jusqu'à ce que la liberté fut rendue à la presse.

Symptôme plus grave, la marine péruvienne déclara tout d'une voix qu'elle refusait de reconnaître le nouvel ordre de choses, et elle vint prendre position près de l'île de San Lorenzo, à 6 milles du port de Callao.

Ainsi le mouvement révolutionnaire accompli par Gutierrez avec l'aide d'un petit nombre de complices déclara la désapprobation formelle du peuple, de l'armée (sauf les quelques régiments commandés par les frères de l'insurgé), et de la plupart de la presse. «A toutes les difficultés devant nous, une autre. L'avocat Pérez-Carrion, qui s'était adjoint à cette cause de ministre adjoint, avait trouvé le trésor presque vide, et si l'argent est le fond de la guerre, il est l'âme des conspirations. Il fallait donc en trouver à tout prix, et après une foale de démarches, Casa réussit à obtenir de quelques banques un emprunt de 300,000 dollars. Mais ce succès relatif n'empêcha pas de nouveaux embarras de sa prudence coup sur coup.

Dans la matinée du 25, un bataillon suspect, commandé dans la caserne de Guadalupe, en sortit de vive force après une lutte sanglante avec ceux qui étaient dans la garnison, et déclara la ville dans état de siège et de révolte. Le même jour, on apprit que don Manuel Pardo, le candidat de l'opposition dont la nomination avait été promue par le Congrès au moment du coup d'Etat de Gutierrez, s'était enfui de Lima, réfugié à bord d'un des vapeurs de la flotte, et avait été proclamé président par les officiers de marine. Enfin, le même jour encore, les membres du corps diplomatique, assis chez le joyeux, le délégué pap, déclaraient de ne pas reconnaître l'administration de Gutierrez sans avoir reçu l'ordre de leurs gouvernements respectifs. Je dois cependant signaler deux exceptions. Le plénipotentiaire de la Bolivie et le chevalier Carron, ministre d'Etat, se déclaraient, contrairement à leurs collègues, de reconnaître Gutierrez.

La situation était on ne peut plus tendue quand, le 26, un incident détermina l'explosion prévue par tout le monde. Le colonel Silvestre Gutierrez, fixe et ministre de la guerre du dictateur, faisait à pied dans une rue. Quelques personnes l'avaient reconnu et se mirent à le huser et à le crier. Farouk, il exhiba un revolver, mais à peine eut-il fait ce mouvement qu'il tomba, littéralement criblé de balles.

A cette occasion, un autre frère du dictateur, le colonel Marcellino Gutierrez, courut à la gendarmerie et arrêta l'assassin. Balbuena, lui aussi, fut arrêté et fut condamné à mort pour l'assassinat.

Le bruit est assassinat se répandit promptement et fut le sujet d'incessants mouvements populaires les plus importants. Ces histoires fasse mention. Spontanément, la population se putra comme un seul homme dans les rues et marcha vers la maison de l'ancien maire de Lima, don Pablo de Vivero, avec la résolution de proclamer Pardo président. Le peuple n'était pas armé, mais il était debout tout entier, et l'indignation dont il était animé lui donna force irrésistible.

Gutierrez le comprit, et se plaça au milieu de ses soldats installé sur le davantage de la cathédrale où il était principalement ca retrouvé le fort de Santa Catalina, qui domine une des fabourees de la ville, et d'où il fit ouvrir un feu d'artillerie sur les masses populaires. Pendant que les canons semaient la mort dans les rangs des citoyens désemparés, Gutierrez s'habillait à la hâte en payas et sortit incognito du fort dans l'espoir de gagner la côte. Mais il fut reconnu en route et se réfugia dans une boutique de droguiste. Une minute après, la porte de la boutique volait en éclats, la fusil, expulsé, faisait irruption, s'empara de Gutierrez. Qui le frappa le premier ? Personne et tout le monde. Sa mort fut instantanée. En une seconde il n'était pas un point de son corps qui respirait. Les revolvers, les épées, les couteaux, les pistolets, les poignards, les bâtons, toutes sortes d'armes, et les instruments tous les instruments possibles se tiraillèrent du sang du traître. La vis de ce corps sur l'ambaque n'essouffla pas la rage populaire. Une corde fut attachée aux talons, et le cadavre mutic fut ainsi tiré par les rues, pendu à un pâté de bœuf de gaz, dépendu, porté au sommet des tours de la cathédrale, exposé de là à la vue du peuple, et finalement descendu et brûlé. Les deux frères survivants du dictateur trouvèrent aussi la mort par les mains de la foule, l'un dans le fort de Santa Catalina, l'autre en essayant de s'enfuir à Callao.

Ajondjou, à l'ordre d'un capitaine, fut relâché. La tentative révolutionnaire fut arrêtée, mais il fut arrêté et déporté au palais germain, soit enfin au Callao et Lima.

Don Manuel Pardo, arrivé hier soir à bord du cuirassé *Independencia*, a été reçu par des acclamations enthousiastes, et le Congrès doit aujourd'hui même le proclamer président. Mais je suis forcée par le départ du pape de croire que ma correspondance avant que cette cérémonie ait eu lieu. Le compte-rendu en sera donc pour une autre fois.

R. R.

NOUVELLES ET FAITS DIVERS.

Le ministre de la guerre vient d'inviter les colonels de tous les régiments à choisir un certain nombre d'hommes intelligents, sous-officiers et soldats, qui seront exercés à conduire un train de chevaux de fer et à chauffer la locomotive. Les compagnies se sont munies, dit-on, avec succès, et à leur disposition l'autorité militaire, pour faciliter ces études spéciales, et qui, en temps de guerre, peuvent rendre d'essentiels services.

Il y a quelque temps, la Société de géographie de Paris avait décidé de donner la somme de 10,000 francs, formant son fond de réserve, seraient mises à la disposition d'un voyageur qui voudrait faire une exploration lointaine. Un voyageur s'est présenté et a été agréé par la Société. C'est M. Delaporte, lieutenant de vaisseau, qui fit partie de l'expédition du Cambodge. Dans cette expédition, les voyageurs étaient assurés que des débarquements faciles et rapides pourraient être ouverts avec la Chine centrale par le Ton-Kin. M. Delaporte s'est donc offert à remonter le fleuve Ton-Kin et à explorer ses rives aussi loin qu'il le pourra.

L'Américain et le Britannique à New-York a été signé; ce câble sera fabriqué et posé par la Great Eastern pour la compagnie de construction et d'exploitation des lignes télégraphiques. Il semble probable que les deux compagnies converront par la poste des 700 milles de câbles entre Halifax et New-York, et c'est ce câble qui sera d'abord fabriqué par la compagnie contractante et inauguré, après quoi le grand câble, dans sa fabrication se fera simultanément, sera enroulé au fur et à mesure à bord du Great Eastern pour être déployé à travers l'océan.

— La Gazette de Cologne annonce que deux officiers de la marine américaine, de concert avec un ingénieur des constructions navales, ont imaginé un moyen de dérivation pour la fumée des machines dans les bâtiments à vapeur. Ils font échapper la fumée sous l'eau, et non plus par la cheminée. Ils emploient à cet effet un ventilateur double, qui comprime la fumée et la chasse en dehors. Pour le fonctionnement de ces ventilateurs on emploie, selon les circonstances, soit la force hydraulique, c'est-à-dire la pression de l'eau dans la machine, soit la force de l'air, lorsque l'appareil, soit la force de la vapeur, surtout quand il n'y a pas de vapeur, mais petits, tels que les batteurs à vapeur qui font le service des rivages. Les avantages résultant de ce système sont à peine bousculés d'être démontrés : les navires de guerre y gagneront en facilité pour combattre ; le seul point vulnérable des navires enroulés est supprimé par le fait. On y gagnera de plus beaucoup d'espace, la cheminée traversant toute la série de ponts de navire ; en même temps sont supprimées des chances d'incendie, on obtient une plus grande régularité dans la tirage, et par suite la possibilité d'appliquer des pressions régulières à la fumée. De là, une grande économie dans les frais ; on obtient, en outre, un aménagement qui permet ainsi qu'une meilleure ventilation de l'ensemble et rendant les chaudières. Mais ce système présente, en outre, un avantage particulier, si on l'applique aux navires sous-marinés, ou aux bâtiments chargés de lancer des torpilles, aussi bien qu'aux minotries, qui deviennent par là complètement invulnérables. D'après les journaux américains, cette invention aurait été expérimentée par des hommes du métier, et les essais, poursuivis jusque dans les moindres détails, ont donné, paraît-il, d'excellents résultats.

— Des savants qui s'occupent de géologie donnent des détails assez curieux sur la formation de la Louisiane. Ils ont calculé que l'embouchure du Mississippi avançait d'un mille par siècle. Dès près cette donnée, si le Pére des eaux a toujours suivi la même marche, la mer étant, il y a environ neuf mille ans, à l'endroit où s'élève aujourd'hui la Nouvelle-Orléans. Neuf mille ans, cela paraît beaucoup, et pourtant c'est peu de chose dans l'âge géologique de la terre. On a entendu qu'il avait fallu soixante mille ans pour former la baie de la Nouvelle-Orléans. Les savants reconnaissent que la métropole lourde et étroite, qui échappe à l'attraction de la mer, a malencontreusement été créée par l'homme, et que personne n'a pu empêcher d'enfoncer. Son squelette est composé de troncs d'arbres morts, garnis par les charbonnages, qui sont dans leur état naturel et sans aucunement être sur ceux-ci, empêtrés dans les vases morts ou dans les racines sur un caniveau dont les vides sont remplis par les dépôts de terre. A mesure qu'on approche du golfe, on rencontre sur le fait ce travail de forêtation ; à l'embouchure même du fleuve, en assiste aux rudiments les plus élémentaires de cette grande œuvre de création qui continue depuis tant de siècles, et, chose fort curieuse, la nature, pour créer un sol nouveau, emploie le même procédé dont elle se sert pour empêcher la progression des démons dans le sens inverse. Elle place des distiques et distiques de pierre, empêchant ainsi points d'assise, et empêche peu à peu les intérieurs. A mesure que le Mississippi avance dans le golfe du Mexique, il exécute un mouvement de translation général d'Ouest en Orient ; cela se voit très-bien à la Nouvelle-Orléans, et tout le monde sait qu'autrefois le fleuve passait où sont maintenant la rue des Tchoupitoulas et la Douane. (*Messager français américain.*)

— Il est très-difficile, pour ainsi dire impossible, d'opérer un jumelage entre l'Amérique et les Philippines ou les îles Moluques, que l'Amérique presque exclusivement n'ajoutera dans les appareils destinés à faire circuler dans des tuyaux la vapeur ou les gaz sous pression. Il s'agit alors de trouver un émissaire qui adhère également bien et au caractère et au métal ou au bois. On prépare ce ciment de la manière suivante : ammanacque concentrée, 10 parties en poids ; gomme laque pulvérisée, une partie en poids. En agitant ces deux substances, on obtient une masse visqueuse qui, au bout de trois ou quatre semaines, devient tout à fait homogène, sous qu'il soit besoin d'employer la chaleur. Cette composition, mise en contact avec le caoutchouc, l'amolit ; mais bientôt, grâce à la rapide évaporation de l'ammanacque, l'émissaire devient dur, fait corps avec le bois ou métal juxtaposé, et le jointement est imperméable aux gaz et aux liquides. (*Moniteur du Calcutta.*)

— Une nouvelle édition du jugement de Salomon : Colin avait un vœu qui tétait encore sa mère ; il était gros et gras, gagnant en emboîtant chaque jour, et Colin attendait avec impatience le moment où il pourrait à beaux derniers se débarrasser de son veau au marché. Hélas ! cette corvée lui fut épargnée. Un jour se rendant à l'étable pour suivre les progrès du nourrisson, il s'apprête à le jeter dans la cuve à lait, lorsque Mathieu, le bœuf de la ferme, l'arrache à l'abattoir et le jette dans la cuve à lait. Colin, qui l'avait suivi jusqu'à l'abattoir, regarde un regard inquiet sur celui que l'étable, avec l'espoir d'y rencontrer le fugitif. Peines inutiles, recherches superficielles. Colin s'en revient au logis, quand il aperçoit son veau cher conduit en laisse par le boucher Mathieu, qui menait à l'abattoir l'innocente victime. Sauter sur le barbeau et lui enlever l'animal fut pour Colin l'affaire d'une minute. Mais les paysans se rassemblèrent et il fallut s'expliquer : Colin réclamait son veau ; Mathieu soutenait qu'il était sien. On résolut de porter l'affaire devant le juge de paix. Celui-ci, étourdi d'abord par les paroles des parties, ne savait pas que faire. Il se mit à réciter calmement son évangile, et dit : « As-tu un poteau ? » Ce que le veau ne peut être à tous les deux, et qu'il ne peut avoir deux mères ; auquel cas nous les vendons que vous prétendez avoir donné à téter à l'animal. » Colin et Mathieu se séparèrent chacun leur vache ; mais à peine celle de Colin fut-elle apportée son veau, qu'il peinte celui-ci entièrement de noir, que mère et fils se précipitèrent à la rencontre l'un de l'autre et que le veau se mit à téter avec ardeur ce sein dont il avait été sévré depuis tant d'heures. Immobile, la vache de Mathieu assit à cette scène de famille. Vous jugez si Mathieu, capit' cap' ! On dressa contre lui procès-verbal, et il va comparaitre dans quelques jours devant le tribunal. (*Echange.*)

COURRIER DES THÉÂTRES

Paris 1872.

Turcaret—L'autre motif—Le spectre de Patrick.

Turcaret n'est pas mort, mais il sera prochainement enterré avec tous les honneurs dès à son rang. Le monde ordinaire des premières s'était rendu avec un certain empressement au Théâtre-Français, et il faut lui savoir gré d'avoir supporté deux heures d'ennui avec patience.

Qui est cela *Turcaret* ? entendez-vous dire de toute part.

C'est cela *Turcaret* est peut-être un peu dur ; néanmoins nous devons reconnaître que l'esprit de notre époque comprend peu l'œuvre aristocratique de Lessing. Son financement a des allures drôlantes ; c'est un grotesque, quelque chose de voler, cet escroc, cet usurier se soit pas sans avoir des semblables en cette année 1872.

Lorsque *Turcaret* parut, voici comment il fut jugé par un des critiques de son temps : « *Turcaret* est une satire des financeurs de l'empire, et il a été écrit dans l'optique des personnes très-démodées et grammaticales ordinaires. C'est aujourdh'ui un drame à l'ancienne, mais il est doué de talent singulier d'animier les idées des autres, et de les rendre propres ; son style est assez pur. Lessing peut même être mis au rang des auteurs qui possèdent le mieux leur langue. »

Pour nous qui voyons *Turcaret* plus de cent cinquante ans après sa naissance, nous avons droit de nous montrer un peu plus généralement, mais cependant nous ne pouvons oublier que Lessing a laissé dans ses œuvres deux drames : *Diable boiteux* et *Gilt-Blas*.

Après *Turcaret*, deux œuvres de l'autre moins connue, mais également un de nos contemporains, dont devrons-nous songer dans sa vieillesse, qu'il failloit pour s'en faire entendre mettre la bouchée sur son cornet, et crier de toutes ses forces. Pourtant il allait à la représentation de ses pièces ; il n'en perdait pas un mot ! il disait même qu'il n'avait jamais mieux juge du jeu du théâtre ni des pièces que depuis qu'il n'entendant plus les acteurs. Et, ajouta le contemporain en question, cette anecdote est d'autant plus intéressante, qu'elle nous fait sentir que la meilleure méthode peut-être pour juger d'un bon acteur serait de se boucher les oreilles.

Bigre ! Mais je vous assure que M^{me} Arnould-Plessy et M^{me} Febvre n'auront point été contents du tout qu'on les jugeât de la sorte.

C'est que, avec *Turcaret*, la Comédie Française offrait une ravissante pièce de M^{me} Cadet, *— Faute motif. Figurez-vous un hâdage plein de flûtes et d'orgues, une sorte de proverbe chinois, que M^{me} Arnould-Plessy et Febvre ont détaillé avec l'art le plus exquis.*

Une jeune jeune et adorable est depuis longtemps abandonnée de son mari, mais elle n'en conserve pas moins autour d'elle une forte d'admirateurs. La jeune femme ne s'y laisse pas prendre ; elle sait qu'ils viennent tous, non pour le bon motif, mais pour l'*'autre motif'* ; et elles se trouvent pour les écouder, un moyen vraiment curieux, véritable amusant. A la fin de chaque mot, elle fait ce qu'elles appellent « la liquidation de ses soupirants. » Quand arrive l'heure de la séparation, elle se dit : « Voilà, je suis délivrée... et si alors ces amoureux disparaissent tous comme par enchantement. »

Cependant, un jeune homme, frère d'une de ses amies, lui adresse à son tour une déclaration en règle :

— Mais je suis veuve ! s'écrie-t-elle.

— Je le suis bien, madame, répond le jeune homme, autrement aurais-je osé vous parler...

Vous devinez de suite le dénouement. En somme, pièce et acteurs ont vécu vivement applaudis.

Un autre théâtre, le théâtre du Château-d'Eau, vient de donner le *Spectre de Salomon*, drame en cinq actes et deux tableaux, de M^{me} Edouard Cadet. A moins grande région, nous nous obligés de dire que M^{me} Cadet, dont le talent est incontestable, nous offre, encore une fois, une œuvre qui ne laisse pas les sympathies qu'il a suscitées, mais qui le lui attirent malheureusement point d'éloges.

Il s'agit dans cette pièce nouvelle, qui se passe au 31 décembre, à deux pas de la Provence, d'un usurier de la pire espèce, usurier de village, qui, comme tous ses semblables, professe la plus profonde vénération pour le coffre-fort. Ce soir-là, c'est un air de fête ; la famille arrive. Son neveu, Denis, un bon et brave garçon, invite son oncle à venir dîner part à la fête ; mais lui, barguen, déifiant, grognant, ne fait pas dans la mesure, et invitation qu'un myome détourné de sa cuisse de son trésor...

Les souvenirs joyeux qu'il laisse sentir à tous finissent par le rendre odieux. Patrick, une fois seul, étend son grabat devant son coffre-fort et regardant le portrait de son associé, de Guillaume, mort depuis longtemps : « J'ai bien fait de refuser, n'est-il pas vrai ? »

— Non ! répond une voix.

Et aussitôt Guillaume sort de son cadre au grand établissement de Patrick.

Malgré plusieurs actes et tableaux, Guillaume cherche à prouver à son ex-associé qu'il est une autre manière de vivre quand on est riche comme lui, et qu'il est d'autres joasances au monde que celles de se faire gardien perpétuel de richesses qui ne servent à rien.

Voilà le côté moral de la pièce, soit ! mais aussi le côté absolument enjoué... Car on s'ennuie, malgré le spectacle...

Guillaume rentre dans son cadre, et Patrick sort de son grabat, bourse ses poches de lous d'or et s'en va chez son neveu, où l'on festoie le mieux possible.

Tiens ! dit-il à Denis, en lui offrant des saces doré.

Cela refuse, sa femme refuse de même, et les enfants fuient le vaste arrière.

Denis finit par avoir pitié du vieillard ; il plie dans ses mains un jaset, un polochonelle quelconque, et, tout à coup, ses enfants se précipitent vers lui en tenant leurs petits bras...

Cette dernière scène n'est point originale, mais elle est certainement bien menée et fort attendissante. C'est tout, malheureusement !

Maintenant, qu'on n'en veuille pas trop à M^{me} Cadet, qui, depuis les dernières, fait encore les plus grandes espérances ; il est de force et de taille, après deux insuccès, à nous donner, avant peu, une œuvre réelle et sérieuse. Pour notre compte, nous ne doutons pas de la revanche. (*Moniteur de la Flotte.*)

